

À la découverte du Sud-Maroc « Tiwizi » et le CÉAS sont proches

De longue date, le CÉAS est en relation partenariale avec Marcel Gicquel, de la Caisse des Dépôts. En 2007, celui-ci est également responsable de Passages-Voyages, agence associative, qui propose des voyages « alternatifs », supports d'échanges entre associations et élus du Nord et du Sud. Marcel Gicquel a su mobiliser le CÉAS sur un projet de découverte du Sud-Maroc. Ainsi, du 24 au 31 mars 2007, une délégation du CÉAS (dix membres), a alterné rencontre avec la culture berbère, immersion dans la vie locale et contacts avec les associations et les élus... Elle a notamment noué des liens avec l'association Tiwizi (« solidarité » en berbère), « sœur » du CÉAS de par son projet et ses actions. Au retour, chacun, avec son regard, nous livre en quelques pages ce qui l'a le plus marqué...

Agadir : quand la solidarité prévaut sur l'individualisme

Agadir, c'est d'abord, dans le souvenir de ceux qui étaient en âge de l'appréhender, une terrible catastrophe survenue le 29 février 1960. Cette nuit-là, la ville d'Agadir était rayée de la carte par un séisme. Depuis, une nouvelle ville s'est reconstruite, non pas sur les ruines de l'ancienne, arasées au bulldozer et sépulture des quinze mille morts que fit la catastrophe, mais à côté, en bordure de mer, ce qui explique peut-être un développement touristique et portuaire.

Agadir, dans les souvenirs que garderont les voyageurs du CÉAS, c'est bien sûr cette grande ville de 200 000 habitants où, semble-t-il, il fait bon vivre pour une certaine catégorie de la population. Mais « agadir » restera avant tout un mot berbère qui signifie en substance : « grenier communautaire » (« igoudar » au pluriel). « Grenier » est un terme banal pour décrire ce que les voyageurs ont découvert dès leur première journée au Maroc, banal parce qu'il se contente, somme toute, de définir l'usage d'un bâtiment. Or, un agadir c'est bien plus qu'un bâtiment, c'est une histoire, une culture, un mode de vie.

Partons en direction d'Innoumar, un agadir qu'une association villageoise a entrepris de restaurer. On s'extirpe avec quelques difficultés de l'agglomération d'Agadir (la ville) pour faire une quarantaine de kilomètres sur une belle route asphaltée qui traverse la plaine du Souss. Au loin, la chaîne de l'Anti-Atlas que nous n'allons pas tarder à aborder. Une fois la route quittée, c'est la piste qui grimpe en lacets ; les passages les plus difficiles sont bétonnés.

Ahmed, directeur de Tiwizi et guide pour la journée, explique que c'est l'association villageoise qui réalise ces travaux au fur et à mesure que ses moyens le lui



Photo : G. Chancerel

L'agadir Innoumar abritait le grenier de 370 familles.

permettent. Un lacet après l'autre, le petit car prend de l'altitude, et l'oued traversé paraît bientôt un simple ruban de galets au fond de la vallée.

Sur les bords de la piste, des herbes jaunes hautes de quelques centimètres poussent en rangs dans de petits champs pierreux : c'est l'orge de printemps ; il n'a pas plu, il n'y aura pas de récolte. Les aires de battage que l'on aperçoit de loin en loin, cercles parfaits de pierres plates, ne supporteront pas cette année le poids de l'âne qui foule les épis de ses sabots.

Bientôt quelques maisons, faites de parpaings de ciment, montrent que ce paysage de moyenne montagne que l'on croyait désert, est habité par de nombreuses familles disséminées mais appartenant à un même village.

Fruit d'une histoire et d'une culture

Enfin, c'est Innoumar, une fière construction de pierres que le soleil colorera bientôt de rouge. L'agadir Innoumar se dresse à flanc de colline et domine la vallée de quelques centaines de mètres ; c'est là sa première protection. À l'angle oriental, près de l'unique entrée, une tour de garde accentue le caractère défensif de l'ouvrage. Ce caractère est complété par une muraille qui enserre les bâtiments

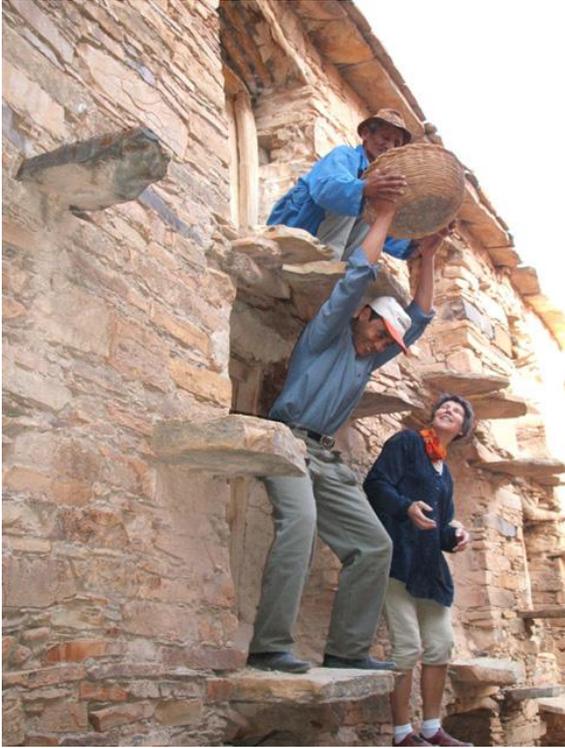


Photo : G. Lair

Sans entraide,
impossible d'accéder aux niveaux supérieurs de l'agadir.

et par la défense naturelle qu'offrent les figuiers de barbarie : qui s'y frotte s'y pique !

Une cinquantaine de mètres avant l'entrée, un vieil homme au visage ridé comme une noix d'arganier ⁽¹⁾, coiffé d'un chapeau et vêtu d'une blouse bleue, qui n'est pas sans rappeler celles qu'on porte à l'usine, s'approche. Il serre la main et donne l'accolade à chacun des arrivants : c'est le gardien d'Innoumar, en poste depuis quarante ans et qui vit ici, seul avec son épouse, dans cet univers aride et silencieux. Il sera là tout au long de la visite mais laissera à Ahmed le soin de la commenter.

Construit au XVII^e siècle, l'agadir Innoumar abrite, dans trois grands bâtiments parallèles, les greniers des 370 familles qui composaient le village. Le terme « grenier » est un peu réducteur si l'on sait, qu'outre la récolte, les familles y serraient leurs biens les plus précieux : bijoux, actes de mariage, titres de propriété (ces documents étant conservés dans des bambous évidés). L'agadir était donc également la banque et la conservation des hypothèques.

L'agadir est bien le fruit d'une histoire et d'une culture : celle du peuple berbère qui vit sur ces terres montagneuses depuis les origines et a dû s'organiser face aux razzias fomentées par ses propres voisins. L'agadir est la trace laissée par un mode de vie où la solidarité prévalait sur l'individualisme et où l'individu (ou du moins la famille) n'était pas soumis à un pouvoir central mais à l'autorité et à la médiation des anciens.

Enfin, parce que, pour les Berbères comme pour les Français, la table n'est jamais loin, les voyageurs se souviendront du pain préparé par l'hôtesse toute parée des bijoux hérités de sa mère, de ce pain qu'ils ont trempé dans l'huile d'olive, le miel et l'huile d'argan aux amandes...

Association Tiwizi : « Le développement local ne se décrète pas »...

Ils sont avocat, président d'une commune rurale, chirurgien-dentiste à Agadir, chirurgien en milieu hospitalier, professeur de littérature orale, directeur d'un institut d'agronomie, président d'un conseil provincial...

Tous sont Berbères du Sud-Maroc, originaires des villages de la plaine ou des collines de l'Anti-Atlas non loin d'Agadir. « Ils ont réussi dans la vie », comme on dit habituellement : ils ont fait des études, ils ont une profession ou des responsabilités publiques, ils font partie de la classe moyenne supérieure, sont intégrés dans leur milieu, ouverts aux problèmes du monde, bien au fait des grandes questions d'actualité comme des problèmes de développement du Sud-Maroc.

Bien intégrés dans la société marocaine moderne, ils ont aussi une passion commune pour leur histoire, pour leur passé, pour leur village d'origine à l'égard



Photo : G. Chancerel

Rencontre avec les élus de la province de Chtouka-Aït Baha et de la commune rurale Oued Essafa.

desquels ils disent avoir une dette. Ils partagent la même fierté d'être Berbères, la même volonté d'aider leurs villages à s'en sortir, d'être à l'écoute des

⁽¹⁾ – Arbre épineux à l'amande oléagineuse qui pousse en Afrique du Nord.

besoins de tous ceux qui y vivent encore, dans des conditions souvent difficiles. Ils sont imprégnés de cette culture berbère qui a façonné leur enfance et leur jeunesse, dans ces villages perdus au milieu de la plaine ou égarés dans la montagne au milieu des arganiers et des champs de cailloux à la terre travaillée mais sèche, terriblement sèche.

Ce qu'ils refusent, c'est de rester passifs devant un développement agro-industriel tourné vers la production massive et l'exportation vers les pays riches de produits maraîchers. Cette production est presque entièrement aux mains de sociétés étrangères attirées par des conditions climatiques et agronomiques exceptionnelles, mais qui menacent gravement les ressources hydrologiques et la nappe phréatique. Le niveau de celle-ci est passé de quelques mètres à plus de 200 mètres sous terre, mettant ainsi à sec les puits traditionnels où s'approvisionnaient les villageois.

Ce qu'ils refusent, c'est cette logique d'exploitation qui conduit à appauvrir leurs villages, qui ignore la main d'œuvre locale et préfère importer des travailleurs du Nord-Maroc, qui iront grossir les banlieues d'Agadir avec leurs problèmes d'insécurité et de risques sanitaires et sociaux graves (sida, prostitution...).

C'est de cette passion commune qu'est née l'association Tiwizi, une association de promotion et de soutien aux initiatives des groupes de villageois qui veulent bouger, qui ne veulent pas subir les méfaits d'un développement menaçant l'avenir de leurs villages, la survie de cette société berbère si attachante.

Tiwizi, leur œuvre commune, est un centre de ressources, un lieu de rencontres et d'échanges, un outil de formation et de promotion au service des groupes de villageois qui veulent prendre leur destin en mains. Tiwizi n'intervient pas directement pour mener des actions et des projets de développement. Tiwizi donne aux acteurs locaux les outils, les moyens pour analyser les besoins, étudier les solutions qui pourront être mises en œuvre par les villageois eux-mêmes.

Leur projet commun est de promouvoir un autre modèle de développement, fondé sur le respect de leur histoire, de leur culture et de leur patrimoine, sur la mise en valeur des atouts de leur province, permettant de donner du travail à ses habitants (exploitation de l'huile d'argan...), de faire connaître son patrimoine (les « igoudar » ou greniers communitaires traditionnels), de favoriser le tourisme local (chambres d'hôtes chez l'habitant...).

Ce ne sont pas des rêveurs préoccupés de faire revivre un « âge d'or » révolu, synonyme de repli sur soi et sur le passé. Ils sont bien ancrés dans les problèmes actuels. Ils sont conscients de la nécessité de progresser, d'évoluer, de s'adapter à un monde



Photo : G. Chancerel

Le centre social d'Azougar a accueilli le CÉAS pour présenter les réalisations villageoises.

ouvert où les échanges avec l'extérieur sont porteurs d'avenir.

Pour eux, la lutte contre la misère, contre les risques du terrorisme passe par l'ouverture au monde, par des partenariats entre les entreprises marocaines et des entreprises étrangères. Ils sont demandeurs d'accords de coopération avec la France, les collectivités locales, les entreprises, les associations afin de favoriser les relations, d'étudier toute opportunité pour se rencontrer, pour échanger, pour commercer, pour s'enrichir mutuellement...

« On a des choses à vous apprendre et réciproquement ; il faut absolument que les gens se rencontrent, se connaissent, les élus comme les jeunes, les agriculteurs entre eux, les touristes qui veulent découvrir notre pays et ses traditions... Le bassin méditerranéen doit travailler ensemble ! », nous a dit le président de l'Assemblée provinciale.

À nous de les écouter, de relayer leurs propositions de partenariat et de susciter des interlocuteurs en Mayenne.

« Le développement local ne se décrète pas, pas plus qu'il ne s'impose depuis l'extérieur. Pour réussir, un projet doit être élaboré et porté par les hommes et les femmes qui constituent les forces vives du territoire concerné. Ils sont les seuls à même de dresser un diagnostic précis des forces et des atouts dont ils disposent, pour mener à bien un changement par la dynamique et les actions qui fonderont un développement durable. »

Association Tiwizi

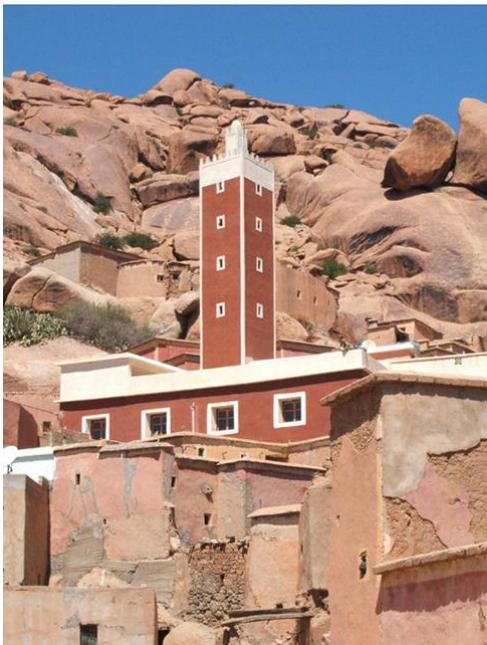
La culture berbère : celle d'« hommes libres », pas de barbares...

Soulever la question de « l'âme berbère », telle était notre proposition après notre rencontre avec ce peuple au sud d'Agadir. Au départ, pour nous, c'était une simple question de recherche de documentation. Nous étions loin alors de penser que nous allions rencontrer là, par nos contacts, autant de passion et de parti pris...

Ahmed R. Benchemsi, correspondant au Maroc de la revue *Jeune Afrique*, écrit en avril 2001 : « À la question berbère, il y a deux réponses autorisées : le mépris et l'anathème. Selon l'humeur des officiels bien-pensants, les militants "berbéristes" sont soit "les pathétiques défenseurs d'une cause marginale et perdue d'avance", soit "des serpents inoculant le venin de la discorde dans le cœur des enfants de ce pays" (...). Même de mauvaise foi, ces arguments permettent aux autorités marocaines d'éviter le sujet de la berbérité. Pour elles, il ne saurait y avoir qu'une seule vérité inscrite dans la loi fondamentale du royaume : le Maroc est arabe ! »

Peut-être, mais pas les Marocains. Pas tous, du moins, puisqu'une partie d'entre eux se revendiquent Imazighen (Amazigh au singulier)...

Qui sont-ils ces Imazighen qui soulèvent, au Maroc et ailleurs, tant de passion et de débats enflammés ? Pour notre part, il ne s'agit pas de prendre parti dans un combat qui n'est pas le nôtre et, peut-être pour « arrondir les angles », pouvons-nous préciser seulement que les traits dominants que nous avons rencontrés et aimés chez les Berbères au cours de notre voyage se retrouvent, bien évidemment, dans d'autres groupes ethniques qui vivent aussi autour du bassin méditerranéen.



Village berbère d'Adaï.

Photo : G. Lair



Photo : G. Chancelier

Musique et chants berbères à Oumesnat.

Selon Jean Servier ⁽²⁾, le terme de « berbère » par lequel nous avons l'habitude de désigner les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord est, en fait, un terme inadéquat puisque dérivé du grec « barbaroi » et, plus anciennement, du sémitique, puis de l'arabe « brabra ». Il désigne en premier des gens dont on ne comprend pas la langue. C'est une appellation méprisante donnée par un vainqueur à un vaincu ou par un voyageur sûr d'appartenir à une civilisation supérieure. Les Berbères se désignent eux-mêmes « Imazighen ». C'est-à-dire « hommes libres ».

Dugard ⁽³⁾ donne une autre description des Berbères : « Ils sont chicaniers, violents, fiers, mettent leur liberté au-dessus de tout, ils sont insoumis à toute autorité. Chez eux, l'opinion publique (de la communauté) est tout. Ils sont à la fois traditionalistes et libertins. Ils sont viscéralement attachés à leur terre. Ils ont le sens inné de la tolérance, de l'hospitalité, de l'accueil de l'étranger ».

Résistance et dissidence

La poésie est un élément essentiel de leur civilisation. Les bardes berbères récitent encore aujourd'hui devant la tribu silencieuse les gestes des anciens preux. Ils célèbrent leurs exploits. Ils chantent aussi la beauté et la vertu des femmes.

La langue berbère ou « tamazight » est présente dans une dizaine de pays de l'ensemble du Maghreb : Maroc, Algérie, Tunisie, Libye, Égypte, Niger, Mali, Burkina Faso et Mauritanie. Algérie et Maroc sont de loin les deux pays qui comptent les populations berbérophones les plus importantes. Signe fort de l'identité berbère face à l'arabisation, la langue berbère est riche d'une tradition orale qui a pu et su intégrer les médias modernes.

Exclue depuis des siècles des sphères du pouvoir et de l'État central avec lequel les Berbères ont été en

⁽²⁾ – Professeur émérite à l'université des Lettres et des Sciences humaines de Montpellier.

⁽³⁾ – Cité par Abdel Nasser El Ibrahimy dans ses travaux de recherche (université de Lyon).

Du rêve au péril

Je savais bien que l'être humain était capable du meilleur comme du pire. J'avais souvent levé les yeux pour voir ces grands hommes, qui parlent fort, avec assurance et qui savent, puisque la politique c'est leur métier.

J'avais un peu honte, bien sûr mais j'étais si peu de chose avec mon petit bulletin de vote, et petit à petit, je sentais la flamme de mon utopie citoyenne me quitter.

J'avais tout simplement oublié qu'il y a des hommes grands parmi les petites gens. Des petites gens qui n'ont jamais eu grand-chose à perdre et se prennent par la main pour travailler ensemble en mobilisant leur volonté et leur savoir. Ils savaient que leur vie était là, au sud d'Agadir, le pays de leurs parents et que ce serait tout de même dommage de les laisser seuls, pour aller vivre dans un pays d'« accueil ».

Alors ils ont décidé d'écouter attentivement les anciens, de respecter les savoirs ancestraux, de les cultiver même. En restaurant l'agadir (le grenier) où chacun venait déposer ses biens les plus précieux, ils ont compris le rôle de la solidarité et la responsabilité de chacun dans la sécurité de tous.

Cet esprit solidaire fort leur a permis de mener à bien le problème de la gestion de l'eau, sans passe-droit, sans triche, sans détournement personnel...

En travaillant ensemble ils ont appris à s'enrichir de leurs différences et à s'élever ensemble.

Ils ont même transmis des savoirs et des responsabilités aux plus jeunes, assuré la



L'eau, pompée à 200 m de profondeur, est stockée dans un bassin avant d'être répartie vers les exploitations agricoles.

préformation et la formation professionnelle des femmes...

J'écoutais, béat d'admiration comme mes amis voyageurs et, au fur et à mesure de nos découvertes, la petite flamme de mon utopie citoyenne se ranimait.

Ainsi là-bas, au Maroc, ils allaient pouvoir vivre leur vie difficile mais heureuse et déjà certains venaient vers eux la main tendue pour rendre hommage à leur travail et leur apporter leur soutien.

C'était vraiment un beau voyage, presque un rêve.

Et puis j'ai vu en repartant du haut de mon bel avion qu'il y avait des centaines d'hectares de serres à tomates copieusement irriguées. J'ai appris que les nappes phréatiques étaient presque vides et que, demain, leur niveau étant tellement bas, elles risquaient de se remplir d'eau de mer. Ce serait alors la fin du beau rêve de ces Marocains solidaires.

À moins que ces grands paysans hors-sol venus de l'étranger (ah ! ces étrangers...) s'en aillent avant d'avoir utilisé la dernière goutte d'eau.

Alors je me suis dit qu'il fallait absolument qu'un maximum de mes concitoyens puissent voir ce que peuvent faire des hommes de bonne volonté, qu'ils voient pour comprendre que nous avons beaucoup de chance. Qu'ils se souviennent de leurs propres ancêtres qui ont inventé l'économie sociale. Et qu'ils l'expliquent à leurs enfants avant qu'il ne soit trop tard.



Des centaines d'hectares de serres copieusement irriguées...

« Tamazight ⁽⁴⁾, comment sensibiliser
 Ceux qui t'ont délaissé ?
 Ces enfants affectueusement façonnés
 Sont-ils conscients qu'eux seuls sont chargés
 De te revitaliser, te dynamiser ?
 De permettre à leur progéniture d'aborder
 Leur destin avec sérénité ?
 Apprendre à mieux te connaître
 C'est pouvoir mieux te transmettre.
 Cet espoir qui anime mon cœur,
 La perspective d'un avenir meilleur.
 Tamazight, ceux qui te font honneur
 Sont ceux qui freinent ce processus engagé (...) ».

Nora Aït Atta (poétesse)

conflit quasi permanent, la culture berbère véhicule une tradition de résistance et de dissidence très ancienne. Chanter, parler en public, écrire en berbère est en soi un engagement. La littérature berbère est globalement d'une tonalité très critique : on y trouve les traces de tous les combats, récents et anciens, lutte contre l'occupation française, critique

« Il faut que les élus voyagent »...

L'un des objectifs du voyage était de nouer des contacts avec l'association Tiwizi, mais aussi, dans la mesure du possible, entre des collectivités marocaines et mayennaises. Dans ce sens, par l'intermédiaire de l'association Tiwizi, le CÉAS a rencontré une délégation d'élus de la province de Chtouka-Aït Baha (chef-lieu : Biougra) et de la commune rurale Oued Essafa, qui dépend de Biougra. Le président des deux collectivités et une dizaine d'autres élus, dont plusieurs sont, par ailleurs, présidents d'associations villageoises, ont participé à cette rencontre riche de promesses pour l'avenir.

Située au sud-est d'Agadir, la province de Chtouka-Aït Baha compte près de 300 000 habitants en 2004, dont 13 % vivent dans deux communes urbaines. La commune rurale Oued Essafa, quant à elle, compte



Siège social de l'association Tiwizi.

sociale et politique du pouvoir en place, affirmation identitaire, critique de la religion, de l'arabisation et fort sentiment antimilitariste (*Le déserteur* de Boris Vian est traduit en kabyle ⁽⁵⁾ !).

La longue exclusion des espaces officiels a fait que la création berbère s'est développée le plus souvent hors des cadres institutionnels : elle a acquis une grande autonomie par rapport à l'idéologie et à la culture étatique. Depuis l'indépendance ⁽⁶⁾, la culture berbère constitue un espace de liberté conquise, un refuge et un support pour la pensée non-conformiste ou dissidente.

L'inspiration permanente est indiscutablement la quête identitaire, la recherche du « moi individuel » et du « nous collectif » face à l'arabité et à l'arabisme négateur, face à l'Occident aussi.

Décidément, les Berbères ne sont pas encore une espèce en voie de disparition et ils peuvent encore modeler le visage du Maghreb de demain.



Province de Chtouka-Aït Baha.

40 000 habitants répartis dans quarante villages ou douars. Le CÉAS a été accueilli dans l'un des plus importants d'entre eux, Azougar, qui regroupe 2 500 habitants.

Les élus de Chtouka-Aït Baha sont ouverts à tous projets de coopération : entre autres, ils ont évoqué la gouvernance des collectivités (en termes de formation), le développement du tourisme rural, la valorisation des produits de terroir (agro-industrie), les chantiers de jeunes, etc.

Des coopérations existent déjà entre la région Souss-Massa-Drâa (dont fait partie la province de Chtouka-Aït Baha) et des collectivités françaises : région

⁽⁴⁾ – Langue des Imazighen (Berbères).

⁽⁵⁾ – Langue berbère parlée en Kabylie (synonyme : tamazight). Il existe une trentaine de dialectes berbères.

⁽⁶⁾ – Indépendance du Maroc (1956), puis de l'Algérie (1962).

Aquitaine, département de l'Hérault, ville de Grenoble (projet d'appui à la décentralisation notamment).

Des deux côtés de la Méditerranée, les femmes et les hommes ont des intérêts communs mais, pour les élus que le CÉAS a rencontrés comme pour le président de Tiwizi, rien ne peut se faire durablement si on ne part pas d'un accord politique. Cela suppose des échanges préalables entre élus pour imaginer ensemble ce que pourront être les chantiers communs. « *Il faut que les élus voyagent et nous sommes prêts à venir en Mayenne* », a conclu le président de l'Assemblée provinciale.

Collectivités et associations, tous ensemble

À Azougar, la délégation mayennaise a pu mesurer l'ampleur et la qualité du travail d'une association villageoise soutenue par Tiwizi. Son action porte aussi bien sur l'adduction d'eau potable, l'irrigation collective, l'électrification, ou encore l'édification d'un centre socioculturel qui accueille des activités telles l'alphabétisation, le pré-scolaire (école maternelle), les ateliers de formation pour adultes, les femmes notamment.

Ces réalisations, soutenues par l'État et les collectivités locales, ont également bénéficié de partenariats d'ONG et de collectivités locales étrangères.

Lors des rencontres avec les villageois, le CÉAS a observé que ces derniers prennent réellement en mains leurs propres affaires, l'association Tiwizi assurant la formation et les relations avec les partenaires.

Puisqu'il s'agit de répondre, au plus près, aux besoins des habitants, les associations locales réalisent des actions différentes d'un village à l'autre : restauration du patrimoine ancien en vue de créer une activité touristique, construction d'une route de montagne pour faciliter l'accès au douar, aménagement d'un improbable terrain de football dans un lieu au premier abord désert et qui se révélera être le rendez-vous des jeunes de plusieurs douars...

Et, avant tout, l'eau. L'eau potable pour les familles (près de 40 % d'entre elles ne sont pas encore reliées à un réseau) et l'eau pour l'agriculture ; la plaine du Souss fournit le Maroc en produits maraîchers et en agrumes.



Le CÉAS a rencontré les élus d'Oued Essafa.

Quatre concepts clés caractérisent l'action de Tiwizi

- 1) Approche participative :** Tiwizi fonde son action sur une approche participative qui encourage les initiatives locales.
- 2) Développement local :** Tiwizi appuie les associations villageoises pour la réalisation de projets de développement : adduction d'eau, électrification, désenclavement, préscolarisation ⁽¹⁾ des jeunes enfants, alphabétisation, émergence d'activités génératrices de revenus.
- 3) Transparence :** Tiwizi conditionne son appui à une gestion transparente des affaires des associations villageoises.
- 4) Méthode spécifique :** pas de citoyen sans information, pas d'information sans outil de formation, pas de formation sans études et recherches, pas d'études et recherches sans action... On croit déjà avoir lu cela quelque part... Dans une plaquette de présentation du CÉAS peut-être ?

⁽¹⁾ – Au Maroc, l'école maternelle relève d'initiatives privées et payantes. Si les jeunes enfants berbérophones ne bénéficient pas de la préscolarisation développée dans les villages sous forme associative, leur entrée en cours préparatoire, où l'enseignement se fait en arabe, sera d'autant plus difficile et génératrice d'échecs.